N°62
FÉV. 2018
GRATUIT

tranzistor

L'INFO CULTURELLE EN MAYENNE

DOSSIER
CINÉMA, CINÉMAS

TRANZISTOR N°62
Tranzistor est une publication de Mayenne Culture :
84 avenue Robert Buron
CS 21429 - 53014 Laval cedex
ISSN : 1968-2360
Directeur de publication : Baptiste Clément
Directeur de rédaction : Nicolas Moreau
Rédaction : François Geslin, Carole Gervais, Rémi Hagel, Amélie Le Bars, Yoan Le Blévec, Nicolas Moreau, Armelle Pain, Maël Rannou, Charles Robinson, Sylvain Rossignol
Merci à Élise Cocandeau, Antoine Licoine et l'équipe d'Atmosphères 53
Maquette : Élise Moret
Mise en page : Antoine Gautreau
Impression : Imprimerie Faguier
Tirage : 3 500 ex.
La citation du numéro :
« Comment parler la langue de la culture en évitant l'élitisme aveuglant que nous avons adopté de façon évidente et involontaire ? »
Olafur Eliasson

Contact :
02 43 67 60 90
contact@tranzistor.org
tranzistor.org
facebook.com/tranzistormag
twitter.com/tranzistormag

Édito

Allez, on ne va pas se faire de film. Tomber dans l'angélisme béat et vous embobiner en mode « la Mayenne est une terre de cinéma ». Il suffit de jeter un œil aux bases de données en ligne de Film France (agence assurant la promotion des tournages en France) pour s'en convaincre : pas de studio en Mayenne, pas ou peu de techniciens spécialisés, très peu de lieux de tournage recensés… Avis d'ailleurs à ce propos aux collectivités et aux particuliers intéressés : contrairement à ses voisins, jusqu'à aujourd'hui le 5.3 a accueilli très peu de tournages cinématographiques. Dommage, notamment à l'heure où le ciné-tourisme a le vent en poupe… On notera tout de même que le cinéaste Sébastien Betbeder tourne actuellement en Mayenne une partie de son prochain film, où l'on découvrira Éric Cantona en propriétaire du… château de Linières, à Ballée !

Cela dit, comme souvent avec notre étonnant département, discret par nature, quand on gratte un peu, on découvre qu'il y réside des actrices comme Maryvonne Schiltz ou Mireille Perrier (qui a tourné avec Léos Carax, Philippe Garrel, Abd al Malik, Laetitia Masson, Claire Denis, Claude Lelouch…), un chef-maquilleur (Michel Vautier) à la filmographie impressionnante, un directeur de la photographie (Sébastien Buchmann) qui travaille avec le gratin du cinéma d'auteur français (Valérie Donzelli, Mikhael Hers, Nicolas Pariser…) ou un accessoiriste de plateau, Philippe Bonnard, fort d'une expérience de plus de 25 ans dans le métier. Autant de professionnels chevronnés que, par manque de place, nous n'avons malheureusement pas pu évoquer dans le dossier de ce numéro. Conclusion : ok, ici ce n'est pas Hollywood, mais avec le casting précité, ajouté à celui de notre dossier, on a tout de même de quoi tourner un joli film, non !?

Nicolas Moreau

ILLUSTRÉ PAR
FRANÇOIS SOUTIF

Auteur-illustrateur pour l'édition jeunesse (une dizaine de ses livres ont notamment été publiés par la prestigieuse École des loisirs), François Soutif œuvre aussi pour la presse, le secteur culturel… Fort d'une maîtrise technique et d'un sens de la composition hors pair, il développe son travail sous des facettes très diverses : dessins, peintures, carnets de voyage, sculptures en papier…
Également enseignant en arts plastiques et musicien assidu, le Chaillandais est l'auteur de la nouvelle charte graphique du cinéma Le Vox à Mayenne. Il signe la couverture et les illustrations du dossier de ce numéro.

Alexis & Delphine Horellou

Elle au scénario, lui au dessin, ils bâtissent leur œuvre, album après album, créent un festival hétéroclite à Craon, font de leur maison un « fourre-tout culturel de proximité » et nous invitent à… ralentir. Par Sylvain Rossignol

© Florian Renault

Trouver Niafles ne fut pas chose facile pour notre GPS. Nous voilà perdus, en retard ! La maison de Delphine, Alexis et leurs enfants s'annonce par un manège extraordinaire qui brille sous la pluie et veille sur leur maison, tel un gentil monstre mythologique. La porte s'ouvre sur une grande pièce, pleine de vie et d'histoires : la grande table attend les invités, le poêle à bois ronronne, les murs sont peuplés de personnages, dessins, gravures, poupées étranges, du punk fait doucement battre les enceintes. « *Tu as trouvé facilement ?* »

— Quand et comment vous êtes-vous rencontrés ?

Alexis : On s'est rencontrés en 2007 à Bruxelles. J'avais abandonné les Beaux-Arts d'Angoulême cinq ans plus tôt. Il fallait attendre la 3e année pour toucher à la BD, je ne m'y retrouvais pas. En quittant l'école, j'ai créé un fanzine avec des copains. Puis j'ai auto-édité mon premier album, ce qui m'a permis d'entrer dans le monde de la BD et de signer mon premier contrat avec un éditeur.

Delphine : On s'est rencontrés dans un bar. Alexis m'a montré un jour une illustration qu'il avait faite, dans une ambiance à la Tim Burton. J'ai adoré cette image. Il m'a proposé qu'on en fasse un film d'animation. Et ça m'a tentée. On a construit les décors, puis on a décidé d'en faire une BD. Voilà comment j'ai écrit mon premier scénario : *Lyz et ses cadavres exquis*, sorti en 2010.

A : En parallèle, nous avons monté les éditions Vanille goudron, avec l'idée de former un collectif d'auteurs et de publier *Juke Box*, une sorte de livre-revue qui regroupait une quarantaine d'auteurs autour d'un thème, et mêlait illustrations et BD. Durant quatre ans, les *Juke Box* sortaient pour le festival d'Angoulême et une expo des originaux tournait pendant un an, accompagnée de concerts.

— Ensuite, vient *Le souffle court*, votre première BD ancrée dans des questions sociales.

A : Delphine apporte son univers personnel à partir de cet album, une histoire d'amour sur fond de réinsertion sociale.

D : J'ai travaillé trois ans en milieu pénitentiaire et cette expérience m'a beaucoup marquée.

— En 2011, vous quittez Bruxelles pour choisir la Mayenne.

A : Nous avons cherché un lieu central entre Pau où j'ai grandi, Douarnenez, la ville natale de Delphine, et Bruxelles où nous avions gardé des attaches !

D : Et c'est en chemin vers la Mayenne, sur l'autoroute, que nous apprenons la catastrophe de Fukushima. À la radio, une émission parle du nucléaire et évoque Plogoff. Je suis surprise par ce que j'entends et troublée : c'est comme si je découvrais cette histoire alors qu'elle m'avait été racontée mille fois quand j'étais enfant ! Pour moi, Plogoff, ça avait été une poignée de manifestants qui s'étaient battus avec quelques CRS pendant un après-midi et c'était réglé. Et là, j'apprends que ça avait duré 7 ans, que Plogoff avait été choisi parce que c'était une pointe facile à mettre en quarantaine en cas d'accident nucléaire, et surtout parce qu'il n'y avait que des femmes seules et des vieux puisque les hommes étaient en mer… Je me suis dit, mince, c'est dingue !

— Vous vous êtes dit : Plogoff, ça va donner une bonne histoire ?

D : Oui et c'est aussi plus que ça. Ce qui nous a intéressés, c'est comment s'est construite cette mobilisation sociale chez des gens qui n'étaient pas préparés à ça ; comment la cohésion a pu être maintenue. Comment toutes ces individualités ont pu œuvrer pour un objectif commun, avec parfois des raisons d'agir différentes : certains dans une démarche anti-nucléaire, d'autres pour qu'on n'abîme par leur côte, sans forcément avoir une conscience écologique.

— Le livre est un succès !

D : À tous les niveaux : nous en sommes à la sixième réédition ; l'album a suscité des tables rondes, des débats et les personnes qui ont participé aux événements ont trouvé la BD fidèle.

A : Y compris un garde-mobile rencontré lors d'une dédicace !

— Vous poursuivez avec l'album *100 maisons, la cité des abeilles* dans une même veine, celle de la mobilisation collective.

D : Cette histoire est aussi liée à mon enfance. Après la guerre, comme beaucoup de Français, mon oncle vivait dans un logement minuscule, malsain, avec un loyer élevé. Lui et ses anciens copains de la JOC – Jeunesse Ouvrière Chrétienne – apprennent l'existence d'un projet d'auto-construction à Pessac. Après une visite sur place, ils décident de lancer le mouvement à Quimper. Ils réunissent 100 familles, et construisent, en moins de 4 ans, les 100 maisons dont ils ont besoin, en travaillant sur le chantier après le travail et les week-ends.

— C'est plus stimulant à dessiner que des manifestants et des CRS ?

A : L'histoire est très positive. Je l'ai dessinée de manière plus légère que *Plogoff*. Je l'ai imaginée portée par la musique. En Bretagne, j'aime ce sens de la fête, ce côté intergénérationnel que m'a fait découvrir Delphine, et que l'on retrouve dans le livre où j'ai pu dessiner des scènes de vie collective, sur le chantier, dans les maisons, au bistrot.

— Comment travaillez-vous ensemble ?

D : On discute de l'histoire, de la psychologie des personnages, leur vécu, leur parcours et on imagine une trame, une succession de situations. Ensuite, je rédige le scénario entièrement, d'une traite, sans découpage et je transmets à Alexis.

A : J'écris une sorte de story board et on rediscute, on confronte nos points de vue.

D : La plupart du temps, j'adhère complétement au découpage. Il peut arriver qu'on rediscute sur telle ou telle scène et ensuite je n'interviens plus ; Alexis dessine.

— Comme dans *Plogoff*, où vous montrez les tensions entre les partisans et les anti-centrales du village, vous ne cachez pas celles qui se sont produites sur le chantier des 100 maisons, et qu'il a fallu surmonter.

D : L'un des habitants constructeurs du quartier explique qu'il y a eu deux miracles dans cette histoire. D'abord avoir pu créer en commun ce quartier : chacun travaillait à la maison de l'autre, sans qu'il y ait eu de conflits majeurs, de bagarres. Ensuite savoir cohabiter en voisins. Ils ont créé des kermesses, des voyages pour garder la cohésion du quartier. Les gamins prenaient le goûter indifféremment chez les uns ou chez les autres.

Le livre est sorti en 2015, au moment des attentats de Charlie. Il a beaucoup été question du « vivre ensemble » et cela nous a interpellés : aujourd'hui, qu'est-ce qui pouvait souder, mobiliser les gens ? Est-ce que des mouvements collectifs comme ceux évoqués dans *Plogoff* ou *100 maisons* pouvaient ressurgir ? Et comment réapprendre à vivre en voisins ?

Ralentir, Delphine et Alexis Horellou, Le Lombard, 2017

— *Ralentir*, votre dernier album paru en 2017, met en scène des gens qui ont fait le choix de vivre autrement, le choix de « ralentir ». Après *Plogoff* et *100 maisons*, cela semble témoigner d'un pessimisme : on passe de l'idée de changer le monde à celle de créer le sien, en autarcie…

D : Nous avons l'impression que les gens ont pris conscience que les choses n'allaient pas dans le bon sens. Et en même temps qu'il ne faudrait pas tant de choses pour changer la donne. Mais pour beaucoup cela paraît inaccessible de tout changer d'un coup. Alors on revient à une plus petite échelle : concrètement, dans ma vie, qu'est-ce que je peux changer ? Comment on s'organise à l'échelon d'un petit collectif, d'un quartier, d'un village ? Et l'enjeu, ensuite, est peut-être de mettre toutes ces initiatives en réseau. Ce n'est pas pessimiste, c'est une autre démarche.

A : Mais dessiner *Ralentir* nous a fait beaucoup réfléchir sur nos propres choix de vie, gamberger même. Que faire pour être en accord avec nous-mêmes, avec nos réflexions ?

— C'est à la fois votre réflexion qui nourrit vos projets artistiques mais aussi l'inverse : vos livres vous poussent dans votre réflexion ?

D : Oui, on peut dire ça. C'est pendant qu'on travaillait sur *Ralentir* qu'on a créé Le Guidon, notre « fourre-tout culturel de proximité », comme nous l'appelons. Un lieu, situé dans notre maison, où on présente des œuvres d'artistes que l'on aime, où l'on organise des concerts, des expositions, des rencontres avec des illustrateurs, des auteurs, des ateliers de dessin, de sérigraphie, pour enfants et pour adultes… Au dernier concert, chez nous, dans notre salon, il y avait 40 adultes, 11 enfants, c'était intergénérationnel.

A : Le Guidon, c'est un prolongement du festival Rustine, dont la première édition a eu lieu début 2015 à Niafles. Nous voulions montrer des formes artistiques très différentes, une sorte de « cour des miracles », en faisant des ponts entre les arts. En faire un festival qui suscite des rencontres, qui crée du lien social.

— C'est aussi l'idée du manège devant chez vous ?

A : Il est en libre-service, les parents montent sur le vélo qui assure la propulsion des quatre mobiles, ils pédalent, les enfants se marrent, on discute.

— Rustine a pris de l'ampleur, a gagné en notoriété et la 4e édition, du 23 au 25 février, a lieu à Craon…

A : Les salles de Niafles étaient devenues trop petites. Mais l'esprit reste le même : susciter la rencontre du public avec des pratiques artistiques inhabituelles en jouant la carte de l'éclectisme : il y aura une tatoueuse, un boys band à caractère préventif, des ateliers de fabrication de poupées et d'objets magiques, des concerts, des auteurs de bande dessinée, des illustrateurs jeunesse… Il s'agit de favoriser les croisements, en créant un espace ouvert à tous, accueillant, convivial, ludique, intergénérationnel. ◆

À VOIR

L'exposition d'Alexis et Delphine Horellou (peintures) à La Maison Bleue à Craon, du 6 au 27 avril.

© Guy de Lacroix-Herpin

Matthieu Donarier et Santiago Quintans.

JAZZ

IL EST LIBRE AU SAX

Le phénomène est suffisamment peu observé pour être signalé : depuis 2015, le saxophoniste et clarinettiste **Matthieu Donarier** a quitté Nantes la bouillonnante pour Pré-en-Pail la paisible. Raison de la translation : le musicien a suivi à la campagne sa compagne, architecte-urbaniste de retour au pays natal. Un « pays » qui aux yeux de Matthieu déborde de vitalité : « *il y a ici un foisonnement d'idées et de projets exceptionnels, porté notamment par des associations comme Payaso Loco…* »
Et puis la gare du Mans n'est pas loin. « *Quand on est mobile, on n'est pas isolé* », poursuit celui qui dit passer la moitié de son temps sur les routes, entre concerts, enregistrements, résidences…

Impliqué dans une dizaine de groupes, il figure parmi les jazzmen les plus en vue de sa génération. Le soufflant collabore régulièrement avec Sébastien Boisseau, Daniel Humair, Bojan Z, Alban Darche… Ou le guitariste Santiago Quintans, installé au Mans, avec lequel il vient d'enregistrer un nouveau disque. Signé sur le très sélectif label portugais Clean Feed, cet album, en grande partie improvisé sur le vif, plane entre musique contemporaine, riffs rock, textures abstraites, explorations jazz… À l'image de l'approche totalement décloisonnée de Matthieu, qui se fout royalement des genres musicaux et des distinctions entre mainstream et avant-garde. Défenseur enthousiaste d'un jazz libre et ouvert, il collabore aussi avec le dessinateur de bande-dessinée nantais Sébastien Vassant, « *une référence en matière de BD documentaire* ». Le duo relève le pari un peu dingue de raconter l'histoire d'*Hamlet* dans un format BD-concert d'une heure, accessible à tous (dès 5 ans). Le tout avec très peu de matériel (musique, dessins) préparé à l'avance. Une performance à déguster le 5 avril prochain à… Pré-en-Pail bien sûr !

MUSIQUE AU MENU

POP CHEFS

Ouvert depuis octobre 2017 à Mayenne, **La Carotte** se définit comme un « *bistro créatif* ». « Locavores », les créateurs de ce lieu accueillant et chaleureux y concoctent une cuisine locale et bio, mijotée « *avec amour* ». Ingrid et Jean-François souhaitent aussi y « *promouvoir la créativité sous toutes ses formes* » : expos, théâtre et surtout concerts, le vendredi soir. Au menu : des artistes locaux bien sûr (Mazarin ou Yamtchik sont déjà passés par là) mais pas que…
Même recette gagnante au **Boogie Jam** à Fromentières. Dans ce petit village de 800 habitants entre Laval et Château-Gontier, le restaurant de Peggy et Cédric propose une carte de « *bonnes bières mayennaises* » et des petits plats 100 % faits maison à base de produits frais et locaux. Inauguré en avril 2017, le lieu accueille aussi régulièrement des apéros-concerts et invite des groupes deux fois par mois, tous genres confondus. Prochain rendez-vous : le 31 mars avec Jef Ouest. Miam !

© Bastien Bonhoure

Les Insolants à La Carotte, lors des Foins d'hiver 2017.

Avant-première Quel autre art raconte mieux le monde que le cinéma, vecteur idéal pour parler de citoyenneté, de laïcité ou d'engagement ? C'est dans cette optique que la Ligue de l'enseignement de la Mayenne vient de créer **Cinéligue 53**. Une association « *autonome et spécifique* » qui s'inscrit dans « *une démarche d'éducation populaire : éducation à l'image, ciné-débats, promotion des films documentaires* », et qui recrute activement des bénévoles : avis aux cinéphiles !

Chio must go on Pigalle dans le dirty south… L'ex-contrebassiste d'EZPZ et des Fils Canouche, Benoît Piquet, et sa compagne viennent d'ouvrir un cabaret à Château-Gontier, avec plumes, danseuses, magicien et musique live s'il vous plaît ! Sacrément osé, le pari est en passe d'être gagné. Depuis son ouverture en novembre dernier, le **Live** fait carton plein. Message aux chauffeurs de dancefloor : le lieu passe en mode club les vendredi et samedi soirs.

Enfants gâtés **Monte dans l'bus**, c'est le festival jeune public auquel les parents rêvent de pouvoir accompagner leurs marmots. Échafaudée par le 6par4, l'édition 2018 étoffe sa programmation et s'étend désormais à l'agglo lavalloise. Au menu pour les kids (et leurs darons, s'ils leur donnent l'autorisation) : un conte musical animé, un ciné-concert pop, une sieste électronique, un concert de hip hop à casquette ou une bubble boom… Du 21 au 31 mars à Bonchamp, Changé, Laval et Saint-Berthevin.

Et avec ceci ? Un petit concert à l'apéro, ça vous chanterait ? Le 3e jeudi de chaque mois, au bar le **Castel 9** à Laval, c'est **apéro-chanson**. À l'origine de cette initiative, Florian Bézier, chanteur dans Adone Ipy, qui, encouragé par la réussite de ce rendez-vous lancé fin 2017, ne compte pas s'arrêter en si bon chemin. Après Fawkes et La Croqueuse, Maen, Manu Galure et Soñadora seront les prochains à trinquer.

THÉÂTRE

L'AMOUR TOUJOURS

Entre un comédien professionnel et un amateur qui, après son travail, consacre deux soirs par semaine à monter une pièce de théâtre, quel engagement demande le plus de passion et d'investissement ? Il ne s'agit pas bien sûr d'opposer pros et amateurs, mais de décaper l'image péjorative encore souvent associée aux pratiques amateurs. « *Nous avons évidemment besoin des professionnels* », confirme Philippe Goulay, président de l'association Théâtre amateur en Mayenne, qui organise régulièrement des formations avec des comédiens ou metteurs en scène à l'attention des troupes du département. Le rôle social prépondérant, notamment en milieu rural, de cette pratique de loisir n'enlève rien à sa dimension artistique. « *Il y a chez les troupes une vraie montée en puissance de l'exigence artistique* », constate Philippe. Ceux qui en douteraient pourront le vérifier de visu lors du festival **Les Poquelinades** (27 au 29 avril à Mayenne) ou du **festival du théâtre amateur en Mayenne** (23 au 28 avril à Bonchamp), vitrines de la vitalité de cette pratique sur le département, où l'on recense pas moins de 80 troupes. Pour Philippe Goulay, la compétition n'est qu'un prétexte, l'objectif du festival qu'organise son association depuis 29 ans est de susciter la rencontre entre les troupes : « *on a besoin de se connaître, d'échanger, pour monter des projets communs, se prêter du matériel…* ». Des nombreux prix initiaux du festival ne subsistent plus aujourd'hui qu'un prix du jury ainsi qu'un prix du public, histoire de remercier les quelque 600 spectateurs qui se pressent chaque soir à Bonchamp, dont 300 s'avalent la totale : 6 pièces du lundi au samedi ! Une fidélité dont rêverait plus d'un festival professionnel…

Théâtre Dépareillé, compagnie amateur basée à Château-Gontier.

Bonnes vibes Ça frétille à Grez-en-Bouère (1 017 habitants au dernier recensement). Tranquillement mais sûrement, la jeune équipe de **Ça grézille** consolide et développe son événement, qui compte désormais parmi les rendez-vous musicaux incontournables du 5.3. Fort de ses 2 500 spectateurs en 2017, le festival, passé sur deux jours en 2016, est bien parti pour rééditer ce succès les 18 et 19 mai prochains, avec à l'affiche les Hurlements d'Léo, Mon côté punk, Tagada Jones, Nasser, Symbiz…

ÉDUCATION ARTISTIQUE

PAR ICI LES BONNES NOTES !

« *C'est sans doute mon passé d'animateur socio-culturel qui ressurgit.* » Régulièrement sollicité pour intervenir en milieu scolaire, le chanteur **Mazarin**, alias Pierre Lefeuvre, adore l'exercice : « *musicien, c'est un boulot assez solitaire, alors que je suis plutôt quelqu'un qui aime communiquer, collaborer... Grâce à ces projets, je découvre des univers nouveaux, je fais plein de super rencontres...* » Mais point trop n'en faut, tempère-t-il : « *mon métier, c'est d'abord créer de la musique et la jouer sur scène. Et puis je ne veux pas multiplier ce type de projets pour rester dispo et pouvoir me donner à fond avec les élèves.* »

Cette année pourtant, Mazarin a un agenda de ministre : en parallèle de la préparation d'un nouvel album et d'une tournée en solo qui cartonne, il intervient toute l'année sur le pays de l'Ernée, auprès des 6 classes de l'école Germaine-Tillion à Laval ainsi qu'au sein de l'école primaire de Fromentières. Partout le crédo est le même : l'ami Pierro prête sa plume pour écrire des chansons. À Ernée, sur la sollicitation de la saison culturelle, après avoir travaillé avec des élèves du lycée Rochefeuille, il bossera les mois qui viennent avec des adultes en réinsertion. « *En général, c'est un régal de faire écrire ce type de public, qui a un vécu... Je sens que je vais encore pleurer*, sourit-il. *Ma méthode ? C'est de m'adapter au public. De faire parler les gens avec le cœur.* »

À Laval, le projet, porté conjointement par le conservatoire et le 6par4, relève carrément du challenge : à raison d'une dizaine de jour d'interventions, il écrira avec les élèves des chansons qu'il interprétera sur scène accompagné du steel band de l'école et d'un chœur d'enfants ! « *Une expérience complètement nouvelle* » pour lui, à découvrir le 27 mai aux 3 Éléphants et le 9 juin à Louverné lors du festival Pan !

© Sylvie Mauchossé

Mazarin à l'école Germaine-Tillion à Laval.

Discomobile L'**émission Tranzistor live** poursuit ses pérégrinations dans le 5.3. Prochains arrêts : le jeudi 29 mars au Rex à Château-Gontier avec Iciniens (slam) et LV Crew (hip hop) ; puis le jeudi 14 juin au Rade à Mayenne. Le tout gratuit, à l'heure de l'apéro, et retransmis en direct sur L'Autre radio !

Docteur Mabulles Collaborateur régulier de *Tranzistor*, **Maël Rannou** est un stakhanoviste du 9e art. Alors qu'il vient de finaliser une anthologie de la BD colombienne, le Lavallois publiait en janvier, via sa maison d'édition L'égouttoir, le 23e numéro du fanzine *Gorgonzola* : 158 pages et 30 auteurs de BD underground pour... 8 euros. Aussi prévu pour février : le 2e épisode de son fanzine *Mayenne Underground*, qui rassemble des dessinateurs entretenant un lien étroit avec le 5.3.

Quoi de 9 ? 9e art toujours... Privilégiant les rencontres, ateliers, discussions... à la chasse aux dédicaces, les **Rencontres BD en Mayenne** se dérouleront les 24 et 25 mars aux Ondines à Changé. Au sommaire notamment de cette 11e édition : plusieurs auteurs de BD jeunesse sélectionnés pour le prix Bull'Gomme 53 (Marie Novion, Marty Planchais, Christophe Bataillon...), l'excellent collectif nantais Oasis 4 000 avec Benjamin Adam, Sébastien Vassant...

Monstre & Cie 21e édition pour le festival **Ateliers jazz** de Meslay-Grez, qui épingle à son palmarès le guitariste américain John Scofield, monstre sacré qui a joué aux côtés de Miles Davis, Charlie Mingus ou Jack DeJohnette... À suivre aussi parmi les nombreux concerts proposés (pour la plupart gratuits) : deux franc-tireuses, « révélations » de la scène jazz actuelle, la Syrienne Naïssam Jalal et l'acrobate vocale Leïla Martial. Du 5 au 12 mai.

© Gildas Boclé

Jean-Christophe Cholet et Alban Darche.

JAZZ & CLASSIQUE

SAVANT MÉLANGE

Le jazz, musique savante ou populaire ? Qu'importe le débat, ce qui est certain, c'est que de nombreux jazzmen revendiquent leur culture classique. Ainsi c'est une passion commune pour Francis Poulenc qui a conduit Jean-Christophe Cholet et le Nantais Alban Darche, figures incontournables du jazz hexagonal, à co-composer *Le Tombeau de Poulenc*. Un projet en hommage au compositeur français du début du 20e, qui marie avec subtilité le groove et la liberté du jazz à l'élégance de l'écriture classique.

Pédagogues avertis, les deux musiciens sont accueillis en résidence au conservatoire de Laval depuis la rentrée 2017. Outre une composition pour l'orchestre d'harmonie de Laval, Alban Darche a écrit une pièce pour un ensemble de 80 cuivres de l'agglo lavalloise. Tandis que Jean-Christophe Cholet signe une œuvre inédite pour l'orchestre d'harmonie junior du conservatoire. Création le 27 avril au Théâtre de Laval, en ouverture du *Tombeau de Poulenc* interprété par Jean-Christophe Cholet, Alban Darche et leurs 9 musiciens. Classe !

LITTÉRATURE

ENVIE DE VENT FRAIS

Respirer un nouvel air. Se mettre au vert. « *Après 7 ans d'enquêtes permanentes dans les cités HLM* » pour écrire ses deux derniers romans, les imposants *Dans les Cités* et *Fabrication de la guerre civile*, **Charles Robinson** éprouvait le besoin de « *changer d'univers, de type de langue* ». La proposition de l'association Lecture en tête, qui l'accueille en résidence du 15 janvier au 10 juin tombait donc à pic. D'autant que son prochain livre prendra « *la forme d'un western, loin des villes, beaucoup plus rural* ». En Mayenne, il compte bien se nourrir des expériences et rencontres que lui offriront ce nouveau « *territoire à explorer* ».

Une démarche, celle de l'enquête, qu'il affectionne et que le romancier propose d'adopter lors des ateliers d'écriture au programme de sa résidence. Précédés d'une visite (dans une imprimerie, chez un apiculteur...), ces ateliers permettront aux participants de collecter un matériau qui constituera la base de leurs écrits. But avoué : éviter l'introspection souvent inhérente à l'exercice. « *Sortir de soi pour explorer le monde, c'est cette approche de la littérature qui m'intéresse* ».

Autres rendez-vous sortant des sentiers battus : des randonnées en pleine nature, rythmées par la lecture de textes d'auteurs qui questionnent les codes littéraires classiques. « *C'est le second objectif de ma résidence : présenter à des lecteurs, pas forcément familiers de ce type d'écriture, des romanciers que j'aime parce qu'ils expérimentent, cherchent des nouvelles façons de raconter le monde et de sonder le réel.* »

Un goût pour l'expérimentation qui transparaît dans les livres de l'écrivain, truffés d'innovations formelles, comme dans les performances qu'il multiplie avec des musiciens, plasticiens, danseurs... À l'instar de *The Spleen*, pièce dansée qu'il présentera le 22 mars à la Scomam à Laval (entrée libre).

Charles Robinson participera également, aux côtés d'une soixantaine d'auteurs, à la 26e édition du **festival du premier roman**, du 27 au 30 avril à Laval. Quatre jours de lectures, tables rondes et autres gourmandises littéraires mitonnées par Lecture en tête, parmi lesquelles on retiendra un entretien avec Lydie Salvayre (marraine du festival), une rencontre autour de l'écriture de l'exil avec Karim Kattan et Omar Youssef Souleimane, ou le café littéraire « Histoires de femmes » avec Claudie Gallay, Mathieu Larnaudie et Éric Pessan.

© Violette Pouzet-Roussel

Illustration : © François Soutif / Photo : Hervé Morand / CouleursImages

Cinéma, cinémas

Le Vox, Le Majestic, L'Aiglon... Autant de noms qui fleurent bon l'époque des films en Technicolor et des esquimaux qu'on achetait à l'entracte. Celle d'un âge d'or, aujourd'hui révolu, qu'a connu le cinéma des années 40 à 60. Au début des fifties, les Français allaient en moyenne 9 fois par an au cinéma. En 2016, le chiffre est tombé à 3,3 entrées par an et par habitant. La télévision puis les supports vidéos (VHS et DVD) sont venus raboter la fréquentation des salles obscures. Une tendance qu'Internet pourrait encore accentuer. Aux USA, Netflix et consorts inquiètent les grands studios hollywoodiens : depuis trois ans, le nombre d'entrées en salles y est en déclin. A contrario en France, le box-office est au beau fixe : en 2016, les salles hexagonales enregistraient l'un de leurs meilleurs résultats depuis 50 ans, avec 213 millions d'entrées. Premier pays européen pour la fréquentation, la France l'est aussi pour le nombre de cinémas, avec 9 écrans pour 100 000 habitants. Première sortie culturelle des Français – 2 sur 3 y vont au moins une fois par an –, le cinéma reste aussi la première activité culturelle des moins de 25 ans, qui constituent un tiers des spectateurs des salles. Les 15-19 ans se classent même comme les premiers consommateurs de cinéma, avec 7 films vus par an.

« *Art populaire par excellence* », selon le sociologue Philippe Coulangeon, le cinéma fait coexister « *une culture de masse et une culture savante, via le partage d'un socle commun de références faites d'œuvres largement appréciées* […] *d'un vaste public tout en étant reconnu par les cinéphiles les plus cultivés* ». L'impact du niveau d'études et des catégories sociales y est moins tranché que pour d'autres pratiques culturelles (arts vivants, lecture…). Mais on notera que les professions et catégories sociales supérieures sont celles qui fréquentent le plus les cinémas : 78 % y sont allés au moins une fois en 2016, contre 66 % des ouvriers et employés.

Enfin, comme les musiques dites actuelles, le cinéma est une industrie culturelle, qui obéit aux logiques du marché et génère des chiffres d'affaires colossaux : 1,39 milliard d'euros de recettes pour les salles en France en 2016, quand le budget moyen d'un film atteint 4,4 millions d'euros. Une paille au regard des 100 à 150 millions de dollars que peut coûter la production d'un blockbuster américain.

En Mayenne aussi, les chiffres sont éloquents (voir p. 15), et l'impact économique du cinéma conséquent. Mais au-delà des considérations financières, le 5.3 bénéficie via ses cinémas d'un réseau de lieux de vie et de culture plutôt en bonne santé, ainsi que d'un tissu, plus souterrain, de créateurs actifs. Alors que le Vox à Mayenne rouvre ses portes, qu'un projet de nouveau cinéma émerge sur l'Ernée et que la création audiovisuelle locale n'a jamais été aussi prolifique, travelling, forcément partiel, sur le paysage cinématographique en Mayenne. Silence, ça tourne ! ◆

Tous en salles !

Virage numérique, politique partenariale, diversification… Malgré quelques fragilités, notamment en milieu rural, les cinémas du 5.3 ont su muer, et affichent aujourd'hui une belle dynamique, catalysée par Atmosphères 53. Gros plan. Par Carole Gervais

« *Dix cinémas à l'échelle d'un territoire comme la Mayenne, c'est beaucoup ! D'autant que nous avons la chance de bénéficier d'un excellent maillage.* » Pour Antoine Licoine, chargé de programmation et d'animation au sein de l'association Atmosphères 53, acteur pivot du cinéma en Mayenne, l'offre proposée sur l'ensemble du département est plutôt satisfaisante. Et la qualité au rendez-vous. « *Chaque salle est équipée aux normes actuelles, et quasiment toutes sont classées art et essai.* » Arrivé dans le 53 il y a deux ans, ce spécialiste du 7e art, qui possède une solide expérience dans le domaine de l'exploitation de salle, se félicite de la richesse de ce réseau. Même si Laval, avec le multiplexe Cinéville, fait figure de mastodonte – ses 9 salles ont enregistré à elles seules 454 300 entrées en 2017 – le cinéma est bien présent dans tout le département, y compris dans de toutes petites communes. « *Les Mayennais sont très attachés à leurs salles.* »

De statut privé, associatif ou municipal, ces équipements sont toujours le fruit d'une histoire locale particulière. Issus du patronage, des mouvements d'éducation populaire ou de la volonté d'une poignée de cinéphiles, ils ont pour point commun d'être, aujourd'hui encore, animés par des passionnés. « *Ils tiennent souvent grâce à un petit noyau, souvent vieillissant. Et leur équilibre, dans le cas des cinés associatifs notamment, reste fragile.* »

En Mayenne, près d'une salle sur deux est gérée par une association. C'est le cas du Trianon, au Bourgneuf-la-Forêt, qui fonctionne grâce à une trentaine de bénévoles très investis. Formés aussi bien à la technique qu'à l'accueil du public, ils font tourner la salle au moins trois jours par semaine. Pour apporter du sang neuf à l'équipe, une commission « jeunes » a été créée en 2016. Ses membres se sont vus confier une partie de la programmation afin que le cinéma continue d'intéresser les moins de 25 ans. Et ça marche ! Les 7, 8 et 9 mars prochains, le Trianon accueillera la première édition de Festi-jeune, festival de cinéma dédié à la jeunesse. Cinq films et une soirée ciné-concert avec Archimède sont annoncés.

Cinéma coopératif

À Mayenne, le Vox, qui a rouvert ses portes fin 2017 après 15 mois de travaux, a opté pour un nouveau mode de gestion, plutôt innovant, en remplacement de la délégation de service public arrivée à échéance en 2016. À l'initiative de Mayenne Communauté – la communauté de communes, propriétaire des murs –, une société coopérative d'intérêt collectif (SCIC) a été créée. Elle regroupe les porteurs du projet, les salariés du cinéma, des partenaires et usagers ainsi que la collectivité Mayenne Communauté. Son ambition : élaborer de manière collégiale une offre culturelle et pédagogique ambitieuse, capable de satisfaire un large public.

À Gorron, c'est la municipalité qui gère le cinéma, même si Atmosphères 53 a pris sous son aile la programmation des films. Depuis novembre 2016, à Évron, la communauté de communes des Coëvrons a confié la gérance du cinéma Yves-Robert à Atmosphères 53, qui a créé la société Cinéthique afin de remplir cette mission.

Un endroit plus politique

Quels que soient leur statut et leur mode de gestion, les salles du département sont accompagnées, d'une manière ou d'une autre, par les pouvoirs publics. « *En Mayenne, le cinéma bénéficie d'un vrai soutien des collectivités locales* », souligne Antoine Licoine. « *Sans leur aide, beaucoup de salles auraient disparu au cours de ces dernières années.* » D'autant que toutes ont dû abandonner la bobine pour franchir le cap de la projection numérique. Un investissement nécessaire et une petite révolution, facilitée notamment par l'aide du conseil départemental, qui soutient aussi activement Atmosphères 53. Conscients de l'impact culturel mais aussi économique que génère une salle de cinéma dans une commune rurale ou dans un centre-ville, les élus sont particulièrement attentifs à ce type d'équipement. Disposer d'une salle contribue significativement à la vitalité et l'attractivité d'un territoire. « *On voit bien comment la fermeture du Vox pendant plus d'un an a impacté négativement l'activité du centre-ville de Mayenne. Ce sont près de 80 000 personnes qui transitent dans le centre, sont susceptibles d'aller boire un café ou faire une course au passage.* »

Au-delà de l'aspect purement comptable, ces salles sont aussi créatrices de lien social. « *Autrefois, le cinéma était un lieu de rencontre et de divertissement. Aujourd'hui, il est propice à la discussion, à l'échange, au débat. C'est un endroit plus politique* », analyse Antoine. Dans leur programmation, les salles ne se contentent plus de projeter les films. Elles proposent aussi des moments d'échanges, de rencontres. « *Un peu dans l'esprit ciné-club des années 50.* » Quand les lumières se rallument, en présence du réalisateur ou d'un intervenant spécialiste du sujet abordé, le public est invité à débattre. À Mayenne, le tout nouveau Vox a récemment inauguré des séances ciné-citoyens, en collaboration avec L'Épicerie coopérative de Fontaine-Daniel, elle aussi impliquée dans la SCIC qui gère le cinéma. Autour de documentaires, ces rendez-vous mensuels permettent d'aborder des sujets de société : l'avenir des paysans, le sucre dans l'alimentation, les langues régionales…

À Évron, de nombreux partenariats se mettent en place autour du cinéma Yves-Robert. « *Une convention lie le cinéma au Trait d'union, le centre social local, très actif sur le secteur* », rapporte encore Antoine. Tout comme à Château-Gontier et à Gorron, des ciné-goûters bio sont ainsi proposés aux tout-petits, en partenariat avec une épicerie proche. Une réelle volonté de travailler avec différents acteurs du territoire se dessine : écoles, entreprises, associations… Au-delà de la seule sphère culturelle, le cinéma fédère, rassemble.

Tournage au collège Saint-Michel à Château-Gontier, lors d'un atelier Collège au cinéma encadré par L'œil mécanique.

© Julien Guigot

Un autre cinéma ?

Promouvoir le cinéma, telle est la mission d'Atmosphères 53. Depuis 1995, son action s'inscrit dans un projet culturel élaboré à l'échelle de la Mayenne. En intervenant sur l'ensemble du territoire, l'association joue un rôle essentiel auprès de toutes les salles, quelle que soit leur taille. Elle y défend des films, organise des rencontres, anime des dispositifs d'éducation à l'image, l'un de ses principaux chevaux de bataille.

Très vite après sa création en 1989 – par un groupe de cinéphiles mobilisés pour défendre le cinéma de Mayenne alors menacé de fermeture –, l'association s'est en effet attelée à ce vaste chantier : faire entrer le cinéma dans les programmes scolaires. Aujourd'hui, Atmosphères 53 coordonne, en lien étroit

avec les cinémas, les dispositifs ciné-enfants, collège au cinéma, ciné-lycéens et accompagne les options cinéma des établissements du département.

Les festivals qu'elle met sur pied – Reflets du cinéma, Rencontres cinéma et santé, Festival du film judiciaire de Laval – permettent aussi de toucher des publics très divers. Chaque année, les projections qu'elle organise enregistrent au total 60 000 entrées.

À Laval, l'association collabore de manière régulière avec le Cinéville. « *Le multiplexe nous accueille pour des séances-rencontres* », explique Antoine Licoine. Le cinéma ouvre aussi ses portes à Atmosphères 53 à chacun de ses festivals. À l'occasion des Reflets du cinéma, l'établissement dédie une salle à la manifestation. « *Cela représente environ 50 séances sur les 170 que nous proposons dans le département.* »

En marge d'une programmation « grand public », le multiplexe propose aussi des films d'auteur, des séances ciné-club mensuelles, des rencontres-débats…. Classé art et essai, l'établissement bénéficie des trois labels « jeune public », « recherche et découverte » (pour les œuvres plus expérimentales) et « répertoire » (pour les films sortis avant 1970). Pour autant, la question de la diversité de l'offre cinématographique, et in fine, de la création d'une nouvelle salle de cinéma à Laval, est régulièrement posée. « *Sans remettre en cause l'action du Cinéville, qui fait très bien son travail, nous faisons le constat qu'il y a nécessité à proposer une offre plus diversifiée sur Laval et son agglo, pour mieux répondre aux demandes formulées par les habitants eux-mêmes* », reconnaît Didier Pillon, adjoint au maire de Laval chargé de la culture. Ancien président d'Atmosphères 53 et bon connaisseur du dossier, l'élu rappelle que le sujet ne date pas d'hier. « *Dans sa programmation initiale, le projet de pôle culturel envisagé dans le bâtiment du Crédit foncier intégrait une salle de cinéma* ». Une option qui n'a pu aboutir, le projet du conservatoire « investissant » l'ensemble des espaces disponibles du bâtiment. « *Le sujet nous tient à cœur, mais la ville a déjà engagé plusieurs chantiers importants en matière culturelle. C'est une question de phasage des projets, qui ne peuvent pas tous être menés de front.* »

À VOIR

Festival Reflets du cinéma indien et d'ailleurs. Du 16 au 27 mars 2018, dans tout le département.

Avenir radieux

À l'heure de la multiplication des écrans domestiques, du home cinéma et du streaming, on peut se demander pourquoi les salles obscures continuent de faire le plein. « *Parce que le cinéma, c'est d'abord une expérience partagée, un lieu où on aime se réunir pour découvrir une œuvre* », estime Antoine Licoine. « *On est ancré dans le film, directement connecté.* » Et malgré tous les équipements, même les plus sophistiqués, dont on peut bénéficier chez soi, la salle de cinéma offre autre chose. « *Elle reste un lieu de culture ou de divertissement très important dans l'imaginaire collectif, toutes générations confondues.* »

Le cinéma a donc encore de beaux jours devant lui ? « *Il suffit de passer devant une salle le mercredi de sortie de Star Wars pour constater que les jeunes s'y rendent en masse. De manière spontanée, ils n'ont pas forcément envie d'aller voir des œuvres estampillées art et essai, qui peuvent leur renvoyer l'image du cinéma de leurs parents… Mais le cinéma est pour eux une occasion de sortie. Sur les réseaux sociaux, par exemple, beaucoup ont manifesté leur impatience de voir rouvrir le Vox, à Mayenne* ! » ◆

DISPOSITIF EXEMPLAIRE

Si la création cinématographique reste une industrie florissante en France, c'est notamment grâce à son mode de financement unique au monde : sur chaque ticket vendu, le Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC) prélève 10,72 % au titre de la taxe sur les entrées (TSA). Cette manne – au niveau national, la fréquentation des cinémas en 2017 avoisinait tout de même les 210 millions d'entrées ! – est réinjectée sous forme de subventions art et essai et d'aides à l'écriture, à la réalisation, à la production et à la diffusion. « *Ce dispositif, très vertueux, permet d'avoir autant de films présentés en salle* », souligne Antoine Licoine d'Atmosphères 53. « *Il n'est pas question d'opposer les différents types de cinéma. Ils sont complémentaires : les superproductions, qui font énormément d'entrées, permettent ainsi aux films art et essai d'exister !* »

Chiffres-clefs du cinéma en Mayenne. Sources : CNC et Atmosphères 53.

© François Soutif

Ça c'est Palace !

Discrète et passionnée, Joëlle Hanot, directrice du Palace à Château-Gontier, a su faire de son cinéma un acteur culturel incontournable de la vie locale, tout en accroissant notablement sa fréquentation. Rencontre.

Par Carole Gervais

Rien ne prédestinait cette native de Paris, qui a grandi à Montpellier, à devenir exploitante de cinéma en Mayenne. Formée au commerce international, Joëlle Hanot a d'abord travaillé dans le marketing puis le prêt-à-porter. En 1996, elle reprend, avec son compagnon, un tout petit cinéma, à La Foux d'Allos, station de ski des Alpes de Haute Provence. Puis s'installe quelque temps à Amboise où elle crée une nouvelle salle, avant de poser ses valises à Château-Gontier, en 2000, pour diriger Le Palace. L'équipement, plutôt vieillot, ne dispose alors que de deux salles. « *C'était gris, pas très beau…* », se souvient-elle aujourd'hui. Très vite seule aux commandes de son entreprise, Joëlle Hanot s'investit à fond dans sa nouvelle mission. Des travaux de rénovation s'engagent : le hall d'entrée, le son et l'écran de la salle 1. En 2010, avec l'aide de fonds publics, elle s'attaque à la création d'une troisième salle. « *Le trou était déjà fait, il ne restait plus qu'à l'aménager !* », résume-t-elle en souriant. En parallèle, les deux autres salles sont totalement remises à neuf. Deux ans plus tard, le ciné passe de la bobine au numérique, puis à la 3D. Aujourd'hui, Le Palace dispose de trois salles confortables, bénéficie des derniers équipements techniques, répond aux normes d'accessibilité pour les personnes à mobilité réduite. Et affiche 94 000 entrées au box-office en 2017, bien loin devant les 20 000 enregistrées en 2000 !

Rôle social

Entourée d'une petite équipe (un projectionniste à plein temps, un second à temps partiel et une assistante), Joëlle Hanot dirige Le Palace d'une main de maître. Un cinéma dont l'offre, extrêmement variée, touche un large auditoire. « *Nous diffusons aussi bien des superproductions que des films plus intimistes pour lesquels nous avons aussi nos habitués* », s'enthousiasme la gérante. « *Nous avons la chance d'avoir un public très fidèle !* » et multiple : familles, jeunes, seniors, scolaires, amateurs de films populaires ou cinéphiles avertis. La programmation art et essai a été confiée à l'association Atmosphères 53, tout comme celle destinée au jeune public. Une fois par mois, le « ciné-bleu » offre aux seniors la possibilité d'aller voir un film à tarif préférentiel. Très attentive à « ses » publics, la directrice veille à proposer, y compris pour les films d'auteur, un nombre conséquent de séances. Sans oublier la VO, même si, comme elle le reconnaît, « *ce n'est pas toujours rentable* ».

Grâce au soutien des collectivités locales, Le Palace pratique des tarifs attractifs. « *La communauté de communes nous verse chaque année une subvention qui compense le manque à gagner sur les places à prix réduit. Cela permet au plus grand nombre d'avoir accès au cinéma. Nous avons aussi un rôle social à jouer.* »

Poumon de la ville

Situé en plein centre de Château-Gontier, à seulement quelques enjambées de la mairie, Le Palace contribue au dynamisme et à l'attractivité de la commune. « *Il me semble très important d'être au cœur de la cité. Le cinéma fait partie du poumon de la ville* », estime Joëlle Hanot. Cheffe d'entreprise et citoyenne, elle s'intéresse aussi beaucoup aux questions d'éducation, d'environnement, d'alimentation… Considérant que « *chacun a sa part de responsabilité dans la société qui est la nôtre* », l'exploitante apprécie particulièrement les œuvres qui suscitent la réflexion. Et ne se contente pas de les projeter. Sur le thème « *Je change… le monde change* », elle propose régulièrement des ciné-rencontres. De riches moments d'échanges qui permettent de prolonger la séance avec un ou plusieurs intervenants, en lien avec le film ou le sujet abordé. Très ancrée dans son territoire, Joëlle Hanot aime tisser des liens avec les acteurs locaux et leur ouvre volontiers les portes de son établissement. Depuis un an, en partenariat avec Atmosphères 53 et Biocoop Mayenne Bio Soleil, elle accueille par exemple des ciné-goûters : une fois par mois, une séance destinée aux tout-petits est suivie d'une collation offerte par le magasin bio implanté à Azé.

© Florian Renault

Belles rencontres

Passionnée par son métier, la directrice du Palace en apprécie toutes les facettes. Qu'il s'agisse de recevoir l'équipe de *Camping 3* : « *c'était en juin 2016… Un événement !* » ou d'accueillir Albert Dupontel, venu présenter, en avant-première, son adaptation d'*Au revoir là-haut*, l'été dernier. Ou bien encore de proposer un débat avec le réalisateur d'un film plus confidentiel comme elle le fait régulièrement. « *Ce sont des moments qui font vivre le cinéma, de belles rencontres. On en ressort toujours grandi, nourri.* »

Si vous souhaitez expérimenter une séance de ciné au Palace, sachez que vous ne trouverez pas de borne automatique dans le hall. Ici, le public s'adresse au guichet pour acheter ses tickets. « *Nous restons très attachés au contact humain* », martèle la directrice. Pointilleuse sur la qualité de ses prestations – jusque dans la confiserie ! – , Joëlle Hanot a opté pour du pop-corn bio. « *D'après mon fournisseur, nous ne sommes qu'un très petit nombre de salles en France à proposer ce type de produit !* » ◆

À L'ASSO DU CINÉ

Loin de l'industrie cinématographique et des multiplexes géants, le cinéma peut aussi se faire artisanal et associatif. En Mayenne, la moitié des salles sont gérées par des associations (lire article p. 12). Et de nombreux militants s'investissent bénévolement dans la diffusion ou la production de films. À l'image de CinÉcraon, petite équipe de cinéphages avertis qui diffuse chaque année une demi-douzaine de films, « *pour pallier l'absence de ciné à Craon, mais aussi pour défendre des films qu'on aime* », résume Nicolas Giral, membre de l'asso.

À quelques encablures de Craon, à La Selle-Craonnaise, Asspro productions organisera le 2 juin prochain la 2e édition de sa Nuit blanche sur toile blanche, où seront proposés toute la nuit moults ateliers pratiques, courts et longs métrages. Rayonnant également sur la région de Craon, le Festival des 37 tiendra sa 2e édition en novembre 2018 : 10 jours de festivités où seront notamment diffusés 10 courts-métrages réalisés durant l'année par une centaine d'habitants. Réunissant des débutants comme des vidéastes amateurs plus confirmés, l'asso Chato Kino suit les préceptes du Kino, un concept né au Québec : pendant 48h ou 72h, ils se réunissent dans un même lieu, « *avec un seul mot d'ordre : créer des films dans le temps imparti et les projeter dans la foulée* ». Prochain rendez-vous le 28 mars au bar L'Agora à Château-Gontier pour une projection Kino.

Faiseurs d'images

Au générique, trois réalisateurs aux profils très différents, partageant au moins deux points communs : ils font tout à fond et fabriquent leurs films de A à Z. Portraits.

Par Carole Gervais et Nicolas Moreau

ĀNANDA SAFO

Réalisatrice depuis 10 ans, elle travaille aujourd'hui sur son premier long métrage.

La musique – particulièrement le rock – imprègne ses films. Comme un fil rouge. Qu'il s'agisse de *Tropic Ending*, vidéoclip désopilant du duo lavallois Joy Squander ou de *Red Dolman*, sensible court métrage traduisant la détresse d'un chanteur qui apprend le décès de son père, juste avant de monter sur scène. « *J'ai été baignée dans la musique très tôt... J'avais un oncle guitariste dans un groupe de rock. J'allais voir ses concerts et je trouvais ça fascinant.* »

Dès son plus jeune âge, à Bourges, Ānanda pratique la danse, le cirque, le théâtre, s'intéresse au costume. « *À 12 ans, déjà, je lisais beaucoup de pièces. Je les réécrivais et j'attribuais les rôles à mes frères et ma sœur.* » Sa mère l'emmène au ciné, l'initie aux films d'auteur. Son premier choc : *La Leçon de piano*, de Jane Campion. Après son bac, elle découvre la vidéo aux Beaux-Arts, s'oriente ensuite vers l'histoire de l'art, option cinéma. Puis devient professeure des écoles. Et se consacre, en parallèle, à la photographie et à l'illustration. « *Tout cela ne me suffisait plus. J'avais besoin d'un art complet pour exprimer ce que j'avais à dire.* » Elle quitte son poste d'enseignante pour se lancer dans une aventure plus risquée : l'écriture et la réalisation.

Résidence à Los Angeles

En 2011 sort *Some Girls*, sa première fiction produite grâce à une campagne de financement participatif. La même année, Ānanda s'installe à Laval. « *J'arrivais de Nantes où il était difficile de démarrer dans le cinéma. La Mayenne offrait la possibilité d'être identifiée plus aisément.* » Avec Atmosphères 53, elle anime des ateliers auprès de scolaires et dans des structures jeunesse. « *Pour moi, la notion de transmission est essentielle !* » Aujourd'hui encore, l'éducation à l'image occupe une partie de son temps. Fin 2017, à Évron, elle initiait des élèves de seconde à l'écriture de scénario, dans le cadre du dispositif Lycéens au cinéma.

Depuis 2011, l'artiste multiplie les projets, obtient des prix, participe à des concours. Son dernier bébé : *Histoire de café*, un documentaire récemment présenté à Angers, donne la parole à des femmes issues de l'immigration et réfugiées.

Désormais, le temps est venu pour Ānanda de passer du court… au long-métrage. Début 2017, une résidence d'écriture à Los Angeles lui permet de faire évoluer un film en gestation depuis 4 ans. De retour à Laval, elle peaufine sa copie avec son complice Martin du Peuty et livre un scénario qui est aujourd'hui en relecture. *Égérie* – c'est son titre provisoire – retrace le parcours d'une jeune photographe norvégienne qui suit la tournée d'un groupe de rock français, à la fin des années 70, dans le nord des États-Unis. Une fois de plus, la musique tient un rôle de premier plan. « *J'aime montrer la face cachée des artistes, l'arrière-boutique, le côté backstage.* »

Aussi dans ses cartons : un court (ou long) métrage sur deux sœurs et leur mère « *qui explosent leur carcan de vie* ». Soutenue par La Ruche Productions, société de production implantée à Orléans et à Paris, Ānanda espère que le film verra le jour dans les mois qui viennent. Tout comme le projet « *pour public averti* » sur lequel elle travaille : une série d'animation érotique avec diffusion immersive en réalité virtuelle. This is not the end ! ◆

Photos : © Florian Renault

SYLVAIN MALIN

100% bénévole et passionné, il prépare un moyen-métrage pour le printemps.

Ne comptez pas sur lui pour occuper le champ. D'emblée, Sylain Malin insiste sur la dimension collégiale de ses films, produits par Ciné Mayenne Club. Créée en 2001 pour favoriser la diffusion de courts-métrages, cette association a vite évolué vers la réalisation de films courts, dont le trentenaire, musicien à ses heures, commencera par composer les bandes originales. Puis, suite à un concours de scénarios lancé par l'asso, il réalise son premier court-métrage en 2007. « *J'ai toujours eu besoin de m'exprimer, de raconter des histoires.* » Trois autres courts suivront, dont certains auront les honneurs de festivals ou de la presse spécialisée. « *On essaie à chaque nouveau film de placer la barre un peu plus haut* », souligne Sylvain.

Inexpérimenté au départ, le Loironnais, sérigraphe de profession, apprend en faisant, au contact de l'équipe qui l'entoure. Tous sont bénévoles mais « *pour la plupart professionnels* », étudiants en cinéma à la recherche d'expérience, comédiens ou chef-opérateur séduits par l'aventure. Leur dernier projet, *Danse avec les sauvages*, moyen-métrage « *fantastique qui lorgne vers le surréalisme* », a réuni 25 personnes sur le plateau : cadreur, électro, maquilleuse, coiffeuse… 7 jours de tournage intenses en décembre dernier, précédé d'un an et demi d'écriture. « *J'en étais à ma 16e version du scénario* », rigole Sylvain. Suivront 6 mois de dérushage, montage, étalonnage pour une première diffusion prévue au Vox à Mayenne. La séance sera gratuite : pas question de faire des bénefs. Même si quelques subsides seraient les bienvenus, au vu du budget minuscule du projet (1 000 euros, récoltés via un crowdfunding). Un fonctionnement en mode système D forcément très chronophage : « *cela demande un engagement important, mais que viennent récompenser les liens humains que génèrent ces projets, et le frisson de voir son film porté sur grand écran !* » ◆

NICOLAS JACQUET

Il bricole en solo des courts-métrages d'animation puissamment perturbants.

En interview comme dans ses films, l'homme aime surprendre, « *nier les évidences, créer du danger et de l'inconfort pour questionner le spectateur* ». La découverte de son avant-dernier film, *Peau de chien*, est un choc. Écho cauchemardesque au sort tragique des sans-papiers, parfaitement servi par une esthétique singulière, sorte de photomontage à l'animation virtuose, mettant en scène des personnages rapiécés, aux gestes cassés, inquiétants, étonnamment vivants.

Formé aux Beaux-Arts de Nantes, Nicolas Jacquet intègre en 1989 la prestigieuse école des Gobelins à Paris. « *Ils nous formaient à faire du Disney. Ça n'était pas du tout mon truc, mais j'y ai acquis un solide bagage technique.* » Il enchaîne ensuite les commandes pour des studios parisiens : pubs pour Findus, mini-série pour Canal+… « *Je gagnais beaucoup d'argent, mais j'étais très loin de mes ambitions créatives.* » Le réalisateur, qui a grandi dans le nord du département, plaque tout pour s'installer à Laval en 1999 : « *ici il y a une forme de modestie, des gens, des paysages, que j'aime* ». Laborieux selon ses propres termes, il mettra plusieurs années à trouver son identité artistique. Si *Peau de chien* est son 10e film, il est le premier qu'il considère comme abouti. Ce solitaire revendiqué y consacrera trois ans de sa vie. « *Je fais tout de A à Z* » : recherche de financements, casting, repérage, prises de vues, impression et découpage des clichés qu'il anime ensuite à la main, pour conserver la « *dimension humaine du geste* ».

Les 14 minutes de son dernier court, *Sexe faible*, lui ont demandé quatre ans de travail et un budget de 150 000 euros, financés par le CNC, la région et Arte qui diffusera le film courant 2018. En espérant qu'il soit sélectionné par les festivals spécialisés. « *L'objectif, c'est tout de même qu'un maximum de gens voient le film !* » ◆

Quoi de neuf docs ?

Hasard du calendrier ou mouvement de fond, on aura rarement autant tourné de documentaires en Mayenne que ces derniers mois. Reportage auprès de quelques acteurs de cet élan créateur inédit : Arnaud Ray, Pierre Guicheney, Cyril Le Tourneur d'Ison et Thomas Baudre. Par Armelle Pain

Le genre documentaire est un vaste continent fait de réalités et de choix multiples, selon les sujets, les partis-pris formels, les moyens, les modes de diffusion… Quoi qu'il en soit, il ne suffit pas de poser et d'allumer sa caméra pour réaliser un documentaire. Saisir le réel, filmer des personnes dans leur vie, proposer un regard singulier demande au cinéaste de trouver la bonne distance, d'écrire et de mettre en scène son propos, de faire des choix tout au long du projet et surtout d'être persévérant. La preuve par quatre.

To pitch or not to pitch

Commençons par le début : de quoi parlent les quatre films d'ici qui voient le jour ces temps-ci ? *Huguette the Power* d'Arnaud Ray (film terminé) propose de suivre, des répétitions au concert final, une chorale amateur initiée par des acteurs culturels et sociaux du pays de l'Ernée et constituée principalement de personnes âgées. *Hospitalière(s) et Suppliante(s)* de Pierre Guicheney prend la création et les représentations du spectacle *Les Suppliantes* par le Théâtre du Tiroir à Laval (lire aussi article p. 23) comme porte d'entrée pour s'intéresser à l'accueil et à la solidarité en faveur des plus démunis dans le grand ouest. *Depuis les champs* de Thomas Baudre est un documentaire d'animation qui propose de suivre le réalisateur – un jeune Mayennais déraciné – dans sa (re)découverte du monde rural, à travers ses échanges avec des familles d'agriculteurs. *La Grâce du sillon* de Cyril Le Tourneur d'Ison se présente quant à lui comme un essai poétique sur l'évolution des paysages mayennais.

À l'origine de chacun de ces projets, il y a un élément déclencheur, une rencontre avec un sujet, et le désir de le partager via un film. Pour le vidéaste lavallois Arnaud Ray, cette rencontre a d'abord pris la forme d'une commande. En novembre 2016, le centre intercommunal d'action sociale de l'Ernée (CIAS) l'a en effet sollicité pour un reportage de quelques minutes sur le projet de chorale porté conjointement par l'association Au foin de la rue et le CIAS, et mis en musique par le conteur et chef de chœur Pierre Bouguier. Il s'agissait de conserver une trace des répétitions et des temps forts partagés par les personnes mobilisées autour de la préparation d'un concert. « *Sur le papier, au regard des partenaires engagés et de leur objectif commun d'accès à la culture pour tous, j'étais déjà très sensible à cette action. C'était aussi une opportunité d'entrer en contact avec des personnes âgées et de les filmer, ce qui était tout à fait nouveau pour moi.* »

Auteur d'une dizaine de documentaires diffusés à la télévision, Pierre Guicheney raconte que le projet *Hospitalière(s) et Suppliante(s)* est né du choc qu'il a éprouvé lors d'une représentation de la tragédie d'Eschyle *Les Suppliantes* mise en scène par Jean-Luc Bansard. « *Assister à une représentation des* Suppliantes *suscite chez la plupart des spectateurs le besoin de réagir à la brûlante question qui y est très clairement posée de l'accueil et de l'hospitalité que l'on veut ou pas accorder aux réfugiés. Je n'y ai pas échappé, et j'ai immédiatement voulu réaliser un documentaire sur cette aventure.* » Il poursuit : « *cela correspondait aussi à une fin, celle de partager et de faire partager le secret des hospitali(è)er(e)s et des suppliant(e)s, à savoir comment tirer de la plus implacable adversité, de la vulnérabilité la plus grande, l'exil, et, de l'autre côté, du devoir moral éternel d'aider les victimes de cet exil en dépit de la tentation du repli sur soi ; comment tirer de tout cela une leçon d'humanité, une sublime force d'amour et de fraternité capable d'aider les uns à survivre et les autres à vivre mieux.* »

C'est pour son diplôme de fin d'études à l'école nationale supérieure d'arts appliqués de Paris que Thomas Baudre s'est lancé dans le projet *Depuis les champs*. « *J'en ai présenté une ébauche devant un jury composé de graphistes et de réalisateurs qui m'ont encouragé à aller au bout. Avant de réaliser ce film, je ne connaissais quasiment rien du monde agricole. J'ai pourtant grandi en campagne, à Montigné-le-Brillant. Ce que je savais de ce monde, je le devais plus aux images proposées par les médias qu'à mes propres expériences.* »

Habitué aux contrées lointaines, le grand reporter Cyril Le Tourneur d'Ison présente son projet *La Grâce du sillon* comme la suite d'un travail photographique réalisé en 2014 sur la construction de la LGV. « *Ce projet était motivé par l'envie de traduire la douleur d'un paysage dévasté. Géographe de formation, j'ai évidemment une sensibilité au paysage et à l'environnement, particulièrement quand il s'agit de ce territoire auquel je suis très attaché. Quand Antoine Glémain d'Atmosphères Production* (lire encadré) *m'a invité à réfléchir à un projet audiovisuel dans le cadre de leurs résidences, je lui ai proposé de travailler sur une approche poétique du paysage en Mayenne, qui évoque les mutations en cours dans nos campagnes.* »

Derrière chacun de ces sujets, des dizaines de films différents sont possibles. En fonction du regard de l'auteur bien sûr, mais aussi des contraintes du réel, des financements disponibles pour la production…

Avec les outils numériques, il est aujourd'hui possible de réaliser un film documentaire seul ou en équipe très réduite. Cela permet une souplesse et une liberté appréciables pour entrer dans l'intimité des personnes filmées. Cela permet aussi de se lancer avec très peu de moyens dans un projet auquel on croit.

Autoproduction

Pendant plusieurs semaines, Arnaud Ray a suivi et filmé une aventure humaine inédite, qui existait indépendamment de son film et qu'il a cherché à révéler de manière sincère en ajustant au fil du temps sa méthode. « *Je n'avais pas pu effectuer de repérages et élaborer un travail d'écriture en amont du premier jour de tournage. Très vite, au vu de la matière que j'accumulais, s'est imposée à moi l'idée de réaliser un film à part entière, dépassant le cadre d'un simple reportage. À partir de là, j'ai eu une réflexion plus exigeante sur la mise en scène, sur les lieux de tournage des interviews, sur les personnages qui allaient être représentés dans le film, et sur le fait d'être dans un rapport plus sensible et intime avec eux. Finalement, le film s'est véritablement écrit au montage, avec l'idée de rendre compte aussi bien de la fragilité que des ressources dont disposent les aînés. Nous aimerions beaucoup que ce film change le regard sur les personnes âgées et qu'il donne*

Arnaud Ray en tournage.

envie à d'autres de porter ce type de projet intergénérationnel et partenarial. »

Courant 2017, tout en avançant sur le film, Arnaud et Pierre Bouguier posent des jalons pour boucler sa production et préparer sa diffusion : recherche de partenaires, campagne de préachat du DVD sur Ulule, prise de contacts avec les salles de cinéma et les réseaux… Aujourd'hui, après avoir fait le tour des salles mayennaises avec le soutien actif d'Atmosphères 53, le film poursuit sa vie au Mans, dans les Deux-Sèvres, mais aussi à la télévision. « *Une surprise assez incroyable puisqu'on sait qu'il est très très rare qu'un film soit exploité par une chaîne alors qu'il est déjà fini.* »

Également en mode autoproduction, Thomas Baudre n'a pas ménagé sa peine pour mener l'enquête *Depuis les champs*. « *J'ai commencé par acheter une mobylette. Les pannes m'ont permis de rencontrer des gens, de discuter, et surtout de prendre mon temps. J'ai parlé de mon projet à des étudiants en BTS au lycée agricole de Laval. Ils m'ont présenté à huit familles en Mayenne. On a vu du bio, du conventionnel, des jeunes, des retraités, des femmes, des hommes… La présence des étudiants a aidé les gens que nous avons filmés à être naturels face à la caméra, parce qu'ils avaient confiance.* » Les premières images prises sur le vif ne correspondant pas à ce qu'il recherche, il a l'idée « *de leur laisser des appareils photos, pour qu'ils racontent leur quotidien sur une année. Pour leur permettre de s'exprimer au-delà des mots.* » Dans *Depuis les champs*, le spectateur verra donc des images vidéo, fixes (les photographies prises par les familles) mais aussi animées. « *Les animations dans le film matérialisent ma présence, rendent visible le filtre du regard.* » Encore bien occupé par le montage, le jeune homme pense terminer la post-production en juin 2018. Il espère ensuite partager son travail dans les salles du département et en festivals.

Work in progress

Accompagné dès le départ par Atmosphères Production, Pierre Guicheney a commencé à tourner en septembre 2016 au théâtre antique de Jublains, en urgence pour saisir avec deux caméras, en plein air et en plein jour, deux représentations des *Suppliantes*. « *Aujourd'hui, j'envisage un film de 52 minutes, un long métrage et un web document qui mariera écrit, films, voix et animation graphique. Nous avons déjà sélectionné la plupart des personnes que nous suivrons de plus près dans la troupe des* Suppliantes. *Nous avons commencé à les interviewer en binôme et les suivrons de près dans leur vie quotidienne sur le principe "une journée avec". Lors des tournages à Laval, Mayenne, Saint-Lô ou Fougères, nous suivrons caméra au poing une à deux journées de quatre ou cinq bénévoles "hospitaliers" pour bien saisir leurs différents domaines d'action.* » Après avoir bénéficié d'une aide au développement de la région Pays de la Loire pour le projet, Atmosphères Production l'a confié à la société mancelle 24 images qui en assure la production. Fin 2017, France 3 Pays de la Loire s'est également engagée sur le projet. La sortie du film est prévue pour la fin de l'été 2018.

Le projet de Cyril Le Tourneur d'Ison, lui, doit encore mûrir avant d'entrer en production. « *J'ai effectué beaucoup de repérages, engrangé des plans sur le paysage, réalisé quelques interviews dont celle de Jean-Loup Trassard. Je compte intensifier le rythme des prises de vues et des rencontres cet hiver, car les lumières de cette saison sont importantes pour la cohérence visuelle du film. Au printemps prochain, le projet aura bien avancé.* » ◆

« ÊTRE UTILE POUR QUE LE FILM EXISTE »

Antoine Glémain a commencé à s'intéresser à la production quand les outils numériques ont fait émerger de nouvelles manières de créer et de montrer des films. Alors directeur d'Atmosphères 53, il crée en 2009 l'association **Atmosphères Production**. Cette petite structure « *qui réunit quelques personnes ayant envie de mettre la main à la pâte* » a pour objet de favoriser le développement de projets singuliers d'un point de vue artistique et ayant un ancrage en Mayenne, par leur sujet, leur auteur, l'implication de techniciens, comédiens ou autres partenaires locaux.

Depuis 2012, des résidences cinématographiques à la carte ont vu le jour, dont ont pu bénéficier les cinéastes François Fronty, Aurélie Amiot, Akihiro Hata, François Bégaudeau… « *Il s'agit de proposer un temps d'écriture, de développement, de repérages. On s'adapte à chaque projet, en fonction de ce qu'exprime le réalisateur. On voit là où on peut être utile pour que le film existe. En résumé, notre rôle est de permettre à quelqu'un d'objectiver son idée de départ par un teaser par exemple. Nous jouons un rôle d'auxiliaire plus que de producteur.* »

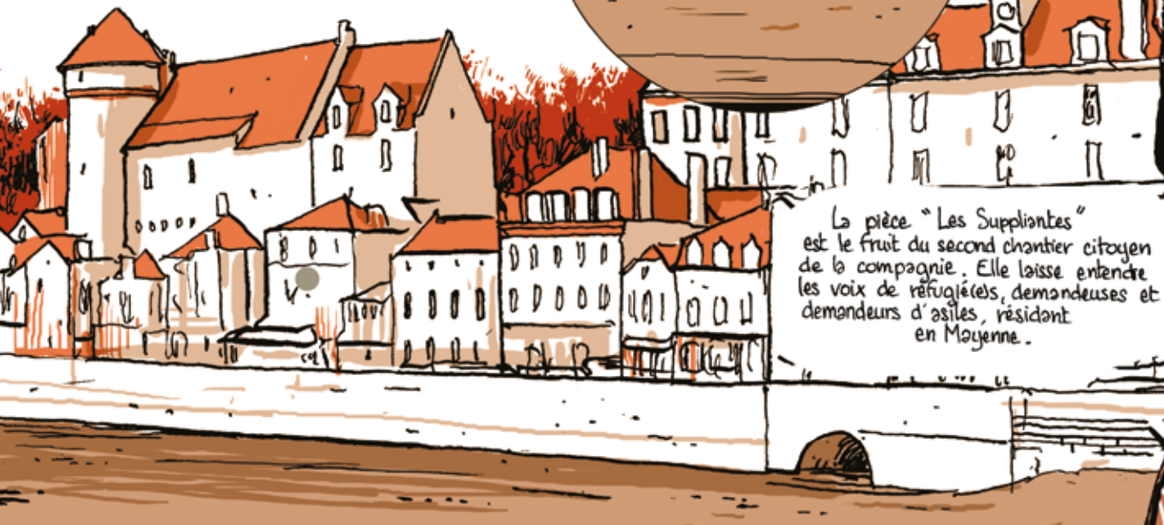
Les Suppliantes

Pièce antique faisant tragiquement écho à l'actualité, *Les Suppliantes* met en scène des réfugiés résidant actuellement en Mayenne. Plus de 30 représentations après sa création en 2016, l'aventure continue. Par Delphine et Alexis Horellou

Fondé par Jean-Luc Bansard (actuel responsable artistique) et installé à Laval depuis sa création en 1987, le théâtre du Tiroir ne cesse de démontrer que le théâtre est indispensable à chacun, qu'il est un espace de résistance, d'éducation populaire, d'émancipation.

La compagnie a fait le choix, au fil des années, d'un théâtre engagé, ouvert à toutes les cultures.

Depuis 2014, le théâtre du Tiroir a mis en place des chantiers citoyens, espaces de recherche théâtrale, où tout homme, toute femme, quelles que soient sa langue ou ses origines, peut prendre la parole et construire, avec les autres, un projet commun.



La pièce "Les Suppliantes" est le fruit du second chantier citoyen de la compagnie. Elle laisse entendre les voix de réfugiées, demandeuses et demandeurs d'asiles, résidant en Mayenne.

Avec une mise en scène fondée sur le travail du chœur antique, il a fallu recruter des voix. Il a aussi fallu traduire le texte dans chaque langue. 28 voix étrangères ont travaillé sur ce projet depuis le début. 18 d'entre elles sont sur scène à chaque représentation, accompagnées de 10 voix françaises.

Seules exigences pour faire partie de l'aventure : être hyper motivé, être présent aux répétitions pour travailler, et être d'accord avec le propos défendu sur scène (ici : le droit des femmes à vivre libre).

Jean-Luc Bansard recrute encore aujourd'hui, car les situations des membres du groupe engendrent un turn-over important. 6 d'entre eux ont été expulsés. 3 sont entrés en clandestinité.

Malgré tout, le spectacle tourne. Et lors des représentations, la troupe véhicule une dynamique conviviale et accueillante, qu'elle communique instinctivement au public, comme une bulle de bienveillance salvatrice pour les hôtes comme pour les invités.

Allô impro ?

À l'initiative du 6par4, le contrebassiste Sébastien Boisseau s'invite dans le salon d'habitants de quartiers lavallois. Une expérience artistique et humaine qui pulvérise les préjugés dont souffrent le jazz et les musiques improvisées. Immersion.

Par Nicolas Moreau

Les réunions Tupperware, ça vous dit quelque chose ? En quelque sorte, les « salons de musique » initiés par Sébastien Boisseau reposent sur le même principe : un hôte accueille chez lui le musicien, accompagné d'un second complice, et invite qui il veut à cette rencontre mixant concert et discussion (amis, famille, voisins…). « *On se situe entre les réunions Tupperware qu'organisait ma grand-mère et les salons littéraires, où l'on échange en petit comité sur des sujets pointus* », valide l'intéressé, qui a mis sur pied ce concept en 2015 afin d'aller à la rencontre des habitants du quartier nantais des Dervallières, où est installé son label, Yolk. « *Le fait que les gens soient là grâce à un lien familial ou d'amitié instaure un climat convivial, une confiance. C'est un espace où l'on se détend.* »

Question convivialité, on va être servis : ce soir, c'est Jacqueline qui accueille dans son salon. Un personnage. Le genre de (jeune) vieille dame amicale spontanément, qui met à l'aise directement, vous embrasse dès la première rencontre, et dévale les étages de sa maison avec une énergie renversante. « *Jacqueline a assisté à un des salons pilotes que nous avons organisés à la maison de quartier des Fourches, pour présenter Sébastien aux habitants* », raconte Éric Fagnot, chargé de l'action culturelle au 6par4, qui organise et finance l'opération. « *Comme d'autres, elle a manifesté son envie d'accueillir une rencontre chez elle.* »

La salle de concert lavalloise cherchait depuis quelque temps à travailler avec les habitants des quartiers, lorsqu'elle découvre le projet mené par Sébastien Boisseau à Nantes. « *On a adoré la démarche* », se souvient Éric, qui implique dans l'aventure maisons de quartier et bailleurs sociaux, vite convaincus par l'intérêt du projet. « *Je me mets au service des objectifs de ceux qui me sollicitent*, appuie Sébastien, *institutions, professionnels de la culture ou du social.* » Seule condition posée par le musicien : pouvoir mener ce « *travail de fourmi* » sur le long terme. À Laval, les salons, démarrés en janvier 2017, s'étaleront sur trois années. Pour une trentaine de rendez-vous prévus.

Privilège

Petit à petit, le séjour de Jacqueline se remplit. Entre la bibliothèque et le piano droit, une trentaine d'invités se serrent, à quelques centimètres seulement des musiciens. « *Cette hyper proximité, à laquelle s'ajoutent le phénomène acoustique et la dimension humaine dont l'hôte est garant, permet de dépasser les idées reçues, les réflexes sur le jazz et les musiques improvisées, souvent considérées comme élitistes* », éclaire le contrebassiste. « *Lorsqu'on soigne le contexte, on démontre que tout le monde peut y accéder et ressentir des émotions à l'écoute de ce qu'on joue.* »

> “ FACE À L'INCONNU, TRANSFORMER LA PEUR EN MAGIE. ”

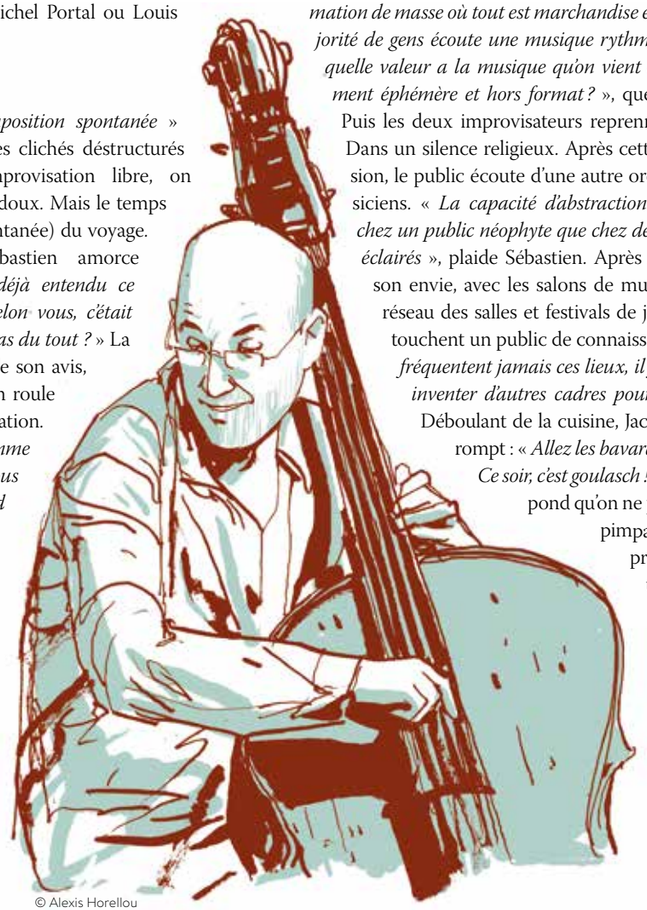
Sans chichi – il s'agit aussi de désacraliser le rapport à l'artiste –, le musicien accueille les convives. Empreint d'une simplicité mais aussi d'une assurance et d'une détermination évidentes, l'homme se présente, ainsi que son complice du jour, le tromboniste Jean-Louis Pommier. Pour les salons, Sébastien collabore ainsi avec une vingtaine de musiciens improvisateurs, selon les occasions.

Les présentations effectuées, le silence se fait. La contrebasse égrène quelques notes. Et la musique s'élance. Un dialogue s'instaure, mélodique et serein. On savoure l'instant, et le privilège de pouvoir écouter dans de telles conditions deux musiciens plus habitués aux grands festivals français ou européens qu'aux scènes de 2 m². Co-fondateur (avec Jean-Louis Pommier) du réputé label Yolk, Sébastien Boisseau figure parmi les artistes les plus créatifs et recherchés de la scène jazz hexagonale. Une pointure, qui a joué avec Daniel Humair, Marc Ducret, Martial Solal, Pat Metheny, Michel Portal ou Louis Sclavis.

« Ce soir, c'est goulasch »

Sous le charme de la « *composition spontanée* » interprétée par le duo, loin des clichés déstructurés auxquels peut renvoyer l'improvisation libre, on voudrait que dure ce moment doux. Mais le temps reprend son cours. Fin (momentanée) du voyage. Les instruments posés, Sébastien amorce la discussion : « *aviez-vous déjà entendu ce que nous venons de jouer ? Selon vous, c'était totalement improvisé, un peu, pas du tout ?* » La parole est libre. Chacun y va de son avis, sans complexe. La conversation roule sur la question de l'improvisation. « *Improviser sans filet, comme nous venons de le faire, cela nous demande de travailler à fond notre muscle de la réactivité* », remarque Jean-Louis Pommier. « *On doit en permanence s'adapter à l'autre* », complète Sébastien. « *Vous vous parlez en fait !*, témoigne une invitée. "*Tiens, il a dit ça, je vais lui répondre…*" ». Une autre, qui se dit complètement néophyte en musique, note avec justesse qu'elle a ressenti un grand respect entre les deux musiciens : jamais leur duo ne se transforme en duel d'ego. Rapidement, le débat dépasse le cadre du jazz stricto sensu, pour toucher à des notions fondamentales : « *improviser*, développe Sébastien, *c'est changer et échanger, construire ensemble avec des idées différentes, accepter les décisions des autres, être en éveil maximum sur le cours des événements pour en être acteur, et face à l'inconnu, transformer la peur en magie* ».

L'échange se poursuit à bâtons rompus, et glisse sur la question de la standardisation de la musique : « *à l'ère de la consommation de masse où tout est marchandise et où l'immense majorité de gens écoute une musique rythmée à quatre temps, quelle valeur a la musique qu'on vient de jouer, complètement éphémère et hors format ?* », questionne Sébastien. Puis les deux improvisateurs reprennent leur dialogue. Dans un silence religieux. Après cette première discussion, le public écoute d'une autre oreille le jeu des musiciens. « *La capacité d'abstraction est aussi présente chez un public néophyte que chez des amateurs de jazz éclairés* », plaide Sébastien. Après la séance, il confie son envie, avec les salons de musique, de sortir du réseau des salles et festivals de jazz spécialisés, qui touchent un public de connaisseurs. « *Ceux qui ne fréquentent jamais ces lieux, il faut aller chez eux, inventer d'autres cadres pour les rencontrer !* » Déboulant de la cuisine, Jacqueline nous interrompt : « *Allez les bavards, le repas est servi. Ce soir, c'est goulasch !* ». Quand on lui répond qu'on ne pourra pas rester, la pimpante septuagénaire propose de nous faire une boîte… Tupperware ! On repart donc pas mécontents de notre soirée, avec en poche une part de goulasch, et le souvenir d'un doux moment de magie. ◆



© Alexis Horellou

DEZEL
Boomerang

Difficile de décrire la musique de Dezel, hybridation insolite entre machines électroniques, guitares rock et didgeridoo. Il serait réducteur de cantonner l'univers du duo à cette courte description, au regard de la richesse de ses influences, qui vont puiser dans le rock français à la Noir Désir jusqu'au dub ou au punk-rock, sans oublier la petite touche aborigène qui fait toute la différence !
Pour leur second EP, les Mayennais ont choisi de jouer local en enregistrant au studio de La Boussole à Mayenne, aux côtés de Thomas Ricou. Après avoir fait leurs armes avec un 1er opus sorti en 2015, les gars de Dezel continuent d'aiguiser leur style singulier. C'est sur une note électronique que s'élance *Boomerang*, le ton est donné : le groupe invite à voyager dans les recoins étranges de son monde chimérique, entre mélodies tordues, complaintes mélancoliques et climats électriques. Le duo malaxe les styles d'une main de maître, en esquivant avec soin toutes les étiquettes. Tant et si bien qu'on ne sait jamais sur quoi l'on peut tomber au détour d'un riff de guitare électrique, d'une rythmique electro-dub ou d'une ligne bien sentie de didgeridoo… ◆ *François Geslin*

LA CROQUEUSE

La Croqueuse se chauffe au bois. Celui dont on fait les guitares. Acoustiques, les chansons du quartet sentent bon la sciure et la patine. Un univers accueillant et chaleureux auquel contribue avec justesse la réalisation sonore de Romuald Gablin, qui met pleinement en valeur le chassé-croisé d'un duo vocal complice, la rondeur d'une contrebasse moelleuse, le swing velouté d'une guitare manouche et les envolées valse musette d'un accordéon inspiré.
Faisant écho à ce qu'on appellera, sans doute abusivement, la chanson néo-réaliste (Têtes raides, La Tordue, Hurlements d'Léo…), les compositions les plus anciennes du groupe racontent des histoires aux scénarios bien troussés, peuplés de personnages truculents. Laissant aux vestiaires ce bestiaire de notaires adultères, curés cocus et autres accordéonneux tatoués, les chansons de la première partie du disque se font volontiers plus poétiques, métaphoriques. Le plaisir (et le talent) d'écriture y est palpable. À l'instar du point d'orgue de ce premier album, « Gaïa », irrésistible rumba dédiée à notre bien-aimée (et mal en point) planète. On craque alors sans réserve pour La Croqueuse. ◆ *Nicolas Moreau*

LES FILS CANOUCHE
La fasciculation

Autour du patron, Xavier Margogne, unique membre originel des Fils Canouche, s'est aujourd'hui constitué un quartet de premier ordre sur le plan régional, voire national. Affranchis des codes du swing manouche, les 4 gredins trafiquent un jazz hors frontières, fertile et explorateur, sans se départir de ce sens inné de la mélodie et de la fête qui fait leur identité. Avec *La fasciculation*, 4e album du groupe, on se laisse envoûter par de belles envolées lyriques, où s'entremêlent bossa nova, airs tsiganes et tango langoureux. Propulsés par une solide rythmique guitare-contrebasse (boostée en mode gros son), accordéon, clarinette basse et saxophone virevoltent en virtuose, rejoints sur 2 titres par l'as de la 6 cordes Olivier Kikteff, échappé des Doigts de l'homme.
Cinématographiques, ces 10 compos scénarisées au cordeau nous entraînent au beau milieu d'un bal musette des années 50 ou d'un court métrage de Charlie Chaplin, tant ici l'humour filtre partout. Le pied prend rapidement la mesure et tout le corps s'anime au rythme de cette « pompe sauvage » aspiratrice, qui donne envie de s'initier fissa au tango, paso doble et autre cha-cha-cha. ◆ *Amélie Le Bars*

LES SHOUTERS
Live 2016

Les Shouters ont connu leurs heures de gloire de 1964 à 1979, de longues heures de jeu au cours desquelles les bals se transformaient en concerts de rock échevelés. En 2009, l'expo Rockin'Laval retraçait cette épopée. Les Shouters se sont reformés pour l'occasion… et y ont pris goût ! Les 3 membres d'origine toujours dans le coup (Norbert Gobin, Jean-Pierre Tribondeau et Jean-Pierre Chéron) sont repartis de plus belle, motivés par l'arrivée de Nicolas Roche à la basse et de Jean-François Martinez au chant et aux claviers.
Sur ce live enregistré en 2016, les Shouters envoient le bois : Norbert Gobin n'a pas perdu de sa virtuosité, ses solos défrisent toujours autant quand il reprend Deep Purple. Marqués par la guitare reine, les Shouters restent bien ancrés dans un blues rock électrique, avec des soupçons de soul qu'apporte le chant. Leurs relectures puisent dans un large panel de l'histoire du rock : du classique rock'n'roll de Little Richard au rock progressif de King Crimson, en passant par un Chicago blues incisif. Une belle trace, captée lors de ce que le groupe annonce comme son dernier concert, avant une reformation dans… 30 ans !? ◆ *Rémi Hagel*

MAEN
Prologue

Maen nous avait dévoilé l'an passé ses premières démos. Au cœur d'une année riche en concerts, elles étaient les prémices des cinq titres qui composent cet EP « recorded by Thomas Ricou ». À l'image de l'évolution du groupe, le duo original s'est étoffé, rejoint par un percussionniste et un accordéoniste diatonique, les arrangements ont gagné en relief et éclairent d'une lumière nouvelle des textes toujours gonflés de poésie. Mais une poésie jamais mièvre, plutôt celle des tendres observateurs des sentiments et de l'époque qui est la nôtre. Sur des thèmes parfois engagés, Maen nous embarque, en trois minutes ou à peine plus, dans ses petites histoires du quotidien, faites de bonheurs, de peines, de saines colères et de révoltes libératrices. Bref, la vie quoi !
Les chansons de ce premier disque sont évidemment taillées pour la scène où leur musicalité, et la verve de leur parolier, pourront pleinement s'exprimer. Car c'est là que se trouve le terrain de jeu préféré de ces quatre garçons. En attendant, ce copieux *Prologue*, mené tambour battant, annonce de passionnantes étapes musicales à venir. ◆ *Vincent Hureau*

RADOUL BRANK
Satiété des masses et autres récits postmodernes

Nous n'avions pas reçu de missives discographiques de ce bon vieux radouL branK depuis bientôt 5 ans : autant dire que nos oreilles s'en languissaient déraisonnablement. Dès les premières notes, ce retour aux affaires d'un activiste historique de la scène électronique lavalloise réveille notre appétit pour ces pièces montées instrumentales, truffées de claviers rondelets et de mélodies à l'indice glycémique élevé, mais excessivement suaves en bouche.
Persévérant à piétiner les lignes de démarcation musicale entre kitsch avéré et bon goût officiel, l'ami radouL compose en quelque sorte les musiques d'attente téléphonique qu'on eût aimé entendre dans un monde parfait. Elles seraient dès lors facétieuses et inventives, harmonieuses et intuitives, jouant de subtiles variations et décrochages mélodiques sur des thèmes identifiés au bout de quelques écoutes par les réseaux « Nostalgie » de nos connexions neuronales – on entend çà et là des bribes grimées avec superbe de Françoise Hardy, des B-52's ou de l'oublié Nicolas Peyrac. Dans cette dimension parallèle, puisse notre interlocuteur nous faire patienter longtemps au bout du téléphone. ◆ *Yoan Le Blévec*

BANDES À PART

PAR MAËL RANNOU

Antoine est un jeune luthier parisien qui voit son destin, d'abord par hasard, croiser celui de militants de l'IRA. Certes l'armée républicaine d'Irlande, qui lutte pour la réunification de l'île sur un fond de guerres de religions et de passé colonial, est une armée parfois violente. Mais il découvre des Irlandais du Nord ne voulant que la dignité. Témoin venu d'ailleurs, il vit de l'intérieur la mort des prisonniers politiques, victimes de l'intransigeance de Thatcher. Il veille avec ses compagnons d'armes et est adoubé par Tyrone Meehan, officier de l'armée clandestine qui l'appelle « *mon fils* », mais ne cesse de lui rappeler que cette lutte n'est « *pas sa guerre* ». Seulement voilà, Tyrone, héros de la cause, a trahi. Le lecteur le saura dès le départ, le récit alternant 25 ans d'allers-retours Paris-Belfast avec des extraits de l'interrogatoire du mythe déchu. Le rythme de *Mon traître* est serré et Pierre Alary réalise une adaptation fidèle, sans être plate, du roman de Sorj Chalandon, auteur mayennais d'adoption. Malgré un dessin qui n'a rien de virtuose ou de particulièrement original, il réussit parfaitement son pari, s'effaçant devant un sujet qui nous dépasse tous : l'honneur d'un peuple, les failles d'un homme, l'un des derniers grands conflits civils dans l'espace européen… Il transmet des émotions justes, sans jamais tomber dans le pathos, partageant la douleur comme le silence de ses personnages face à l'incompréhension.

On se prend à espérer que *Retour à Killybegs*, suite du récit, toujours signée Chalandon, racontant l'histoire du point de vue du « traître », subisse le même traitement. ◆

FIRE TALK WITH ME [2/3]

PAR CHARLES ROBINSON

Quand je lui demande de définir sa musique, Mooz répond :

— Personne ne peut le faire. La musique, c'est le premier des arts martiaux. Si tu réfléchis, tu prends un bang, pleine face, ton nez éclate, tympan décollé, tes oreilles saignent. Tu n'as pas le temps. Pas à cette vitesse. Le musicien est un prédateur qui surgit du corps noir des lecteurs et qui fond sur l'auditeur.

Parce qu'il voulait pouvoir expliquer la Truth aux musiciens locaux, parce que certains croient encore à la répétition, Mooz en croisait parfois (au début) à la MJC. Il les connaît presque tous. Mooz évalue. Dans le lot, il se trouve peut-être un Natural Born Loser. Souvent il est déçu. Alep Djihad Debout · l'Arabe-Public · bank$ter · les Claviers du Crépuscule · Division fraternelle · el Pissoli · Gang des vieux jours · Grand Papa Goyave · High Tech Haut-Parleurs · ici on agonise · In love with Jacques Villeret · Lares Negro · Libérez !!! · Liliane Fenouille · Matière Fécale (combo freak politiquement noise) · MC KAS-KOOY · les Mocassins de Conan · monoshit is trouble · Podologue · Poule de cristal · Pure Doggy Style (clever pop) · Rachid Kelfrit · Soul-moi brother · Tissu Social (punk national · thème lambeaux) · Vazy Finkie Méleur Lahonte · Vomito Crepusculo · la Zonzon. Ça parle, ça présente bien, ça a de bons instruments, mais derrière est-ce qu'il y a le Spirit ?

Il n'est pas rare que Mooz rentre au foyer amer, et qu'il doive pour se remettre à composer toute la nuit, travailler douze heures d'affilée sur un couplet, pour caler un son, un sample, une note, un beat, se tremper dans sa propre musique pour se laver de ces éclaboussures de vanité, de gloriole, de pose, de mépris, là où les soi-disant ha ha ha musiciens ah ah ah ont pataugé. Quelle déception. Les Cheveux Vaches sortent enfin du studio et toisent Castration Cadillac qui quittent les ottomanes manouches. Mooz n'est pas absolument inquiet, l'inquiétude n'est pas compatible avec son master plan, et Mooz a de toute façon encore du travail de studio avant de réellement travailler le son en perspective des tournées. Mais, indéniablement, Mooz se demande s'il va trouver dans les Cités des musiciens à la hauteur. Par exemple, le môme de douze ans qui danse sur scène sur les deux tiers des morceaux et qui dans le dernier tiers balance un flow haché, hystérique, Mooz le pécho dans le métro, où il fait la manche (il lâchera un jour qu'il n'a jamais dit « s'il vous plaît » pendant toutes ces années, alors qu'il a commencé il avait quatre ans). Avec la voix, c'est la dégaine, la tronche hachée, râpée, séchée, qui fait que Mooz l'interpelle :

— Mon nom c'est Mooz, l'âme sonore des Natural Born Losers, on répète samedi, ça c'est ton texte.

Et depuis le môme se ferait saigner comme un pit-bull pour lui plutôt que de le lâcher. ◆

Tranzistor ouvre ses pages au romancier Charles Robinson. Son dernier livre, *Fabrication de la guerre civile*, immerge le lecteur le temps d'une année au cœur de la Cité des Pigeonniers, de ses habitants, de ses mythologies : GTA & Bégum, M & Angela, Mooz & Booz, etc.
Il est accueilli en résidence en Mayenne, de janvier à juin 2018, par Lecture en Tête.

FOCALE LOCALE

MORGAN REITZ

Carte blanche pour chambre noire, *Tranzistor* offre sa dernière page à un photographe.

« *Plasticien numérique* » davantage que photographe, Morgan Reitz présente l'ordinateur comme son principal outil de travail. Aussi musicien, vidéaste, infographiste, le Nantais explore les arcanes du développement numérique. Un peu comme d'autres interprètent une pellicule lors du tirage, il intervient sur le négatif numérique, c'est-à-dire « *l'ensemble des données collectées par un appareil photo* ». Sans aucune retouche, en jouant uniquement sur l'étalonnage et la colorimétrie, il obtient des images au statut mal défini, entre photographie, image de synthèse et peinture. Des images vides de toute présence humaine, comme venues d'une autre planète.

Ni réelles, ni imaginaires, ses photos sèment le trouble, ouvrent une faille dans laquelle s'est engouffré le poète et scénariste Stéphane Bouquet. Mettre au défi un auteur d'écrire à partir d'images, c'est l'objet même de la collection « Photo-graphie », initiée par la maison d'édition lavalloise Warm. Sa dernière publication, *La baie des cendres*, combine ainsi les photos de Morgan Reitz – également exposées à la galerie de la Porte Beucheresse à Laval, du 12 au 27 mai – et la fiction qu'elles ont inspirée à l'écrivain parisien. ◆

Cinéma, cinémas

Atmosphères 53 ◆ Ãnanda Safo
Sylvain Malin ◆ Nicolas Jacquet
Pierre Guicheney ◆ Le Palace
Arnaud Ray ◆ Thomas Baudre
Cyril Le Tourneur d'Ison…

Bouche à oreille

Matthieu Donarier ◆ Mazarin
Théâtre amateur en Mayenne
La Carotte ◆ Le Boogie Jam
Le Tombeau de Poulenc

Sur écoute

Dezel ◆ La Croqueuse
Les Fils Canouche ◆ Les Shouters
Maen ◆ radouL branK

www.tranzistor.org
facebook.com/tranzistormag
twitter.com/tranzistormag

MAYENNE CULTURE
LA MAYENNE Le Département
Région PAYS DE LA LOIRE

Delphine et Alexis Horellou Tête à tête

Les Suppliantes BD-reportage

Charles Robinson Bouche à oreille